

VI.—COMÉDIE

Pablo Garcia était rentré chez lui après avoir donné rendez vous à Genaro. L'ancien intendant trouva son fils, Juan Antonio, paresseusement étendu de tout son long sur un canapé.

—Toi ici, à cette heure, quand tu devrais être à ton bureau? On t'a donc congédié?

—Cher père! j'ai pris d'office vingt-quatre heures de vacances. Si mon chef de division y trouve à redire, je lui répondrai que lorsqu'on va mettre la main sur une fortune de plusieurs millions, on a bien le droit de se moquer un peu d'un raitement de huit ou dix mille réaux.

—Je suis peu d'humeur, dit-il, à écouter aujourd'hui tes billevésées.

—Je parle très sérieusement. Personne ne sait mieux que toi qu'il suffit d'une chiquenande donnée à la roue de la fortune, pour changer d'un coup de baguette magique un pauvre en millionnaire.

L'ancien intendant ouvrit un secrétaire, y prit quelques papiers qu'il mit dans sa poche et se dirigea vers la porte.

—Ne t'en va pas, dit Juan, j'ai à te parler.

—Je n'ai pas de temps à perdre.

—C'est bien, je m'adresserai directement au duc de Balboa.

—Au duc? Pourquoi?

Pablo avait fait un geste de surprise et s'était arrêté.

—Je trouve que tu ne te presses guère à servir mes intérêts. Je t'ai demandé de réclamer de don Alexandre deux services pour moi : *primo*, ma nomination de gouverneur ; *secundo*, la demande de la main de Virginie Stone. J'ai patiemment attendu le résultat de ta démarche. Aujourd'hui je veux une solution.

—Tu veux?

—Sans doute. Je joue mon rôle auprès d'Horace comme tu me l'as dicté. J'entends que ce ne soit pas un rôle de dupe.

—Il me semble que tu me menaces? dit Pablo en se mordant les lèvres.

—Peut-être. Toujours est-il que je veux savoir à quoi m'en tenir. Elevé à ton école, je ne suis pas de ceux que l'on paie de vagues promesses.

L'ancien intendant se demandait quelle réponse il devrait faire à ce langage. Mais il connaissait le caractère de son fils, et il savait que le respect tenait peu de place dans cette âme modelée par lui-même. Il se contenta donc, prévoyant une bourrasque.

—En définitive, que veux-tu?

—Mon ambition est toute naturelle. Je veux épouser Virginie Stone, pour elle et pour ses millions. Ce mariage doit se faire dans un mois, ou il deviendra impossible. Il n'y a que toi et le duc pour y mettre obstacle. Je veux savoir si je puis ou non compter sur vous deux.

—Je t'ai dit que le duc ne s'est pas refusé à te venir en aide dans tes projets, mais rien ne presse à cet égard. Le duc a d'autres soucis, il est malade, les événements l'accablent. Il pensera plus tard à toi.

—Je ne puis attendre. Horace est mis en demeure par sir Richard, j'ignore pourquoi, de se marier avant la fin du mois. Si les deux mariages ne se font pas le même jour, je pourrai renoncer au mien.

—Quel motif sir Richard donne-t-il de cette exigence absurde?

—Je n'en sais rien ; je te le répète, sir Richard est un excentrique qui veut, paraît-il, ce qu'il veut. Hier il a dit au peintre : ou ton mariage se fera au plus tard dans trente jours ou il ne se fera pas. Et mon cher et naïf Pasmolo, qui n'a pas, comme moi, l'habitude de répliquer quand son père a parlé, s'est incliné en restant absorbé. Anita est instruite de cette résolution du quaker, et elle attend le rétablissement du duc, pour le préparer à la demande officielle que d'it faire le père adoptif d'Horace. Déjà don Alexandre, avant cette maladie, avait eu un entretien avec sa fille.

—Et tu t'imagines que le quaker et sa fille t'accepteront, toi, les yeux fermés?

—Pas le moins du monde. Il y a des objections, des difficultés, mais le duc les lèvera.

—Comment?

—En refusant à Horace la main d'Anita.

L'intendant recula avec stupéfaction.

—En refusant, dis-je, à Horace la main d'Anita si l'on ne m'accorde pas celle de Virginie.

—Et si le duc ne se prête pas à cette comédie.

—Il s'y prêtera.

—Le duc quoique souffrant et faible, garde sa

volonté de fer.

—La raison du plus fort sera la meilleure.

—Tu te crois le plus fort

—Je le suis.

—Et si je partageais l'avis du duc?

—Oh ! alors je te l'ai déjà fait comprendre, j'agirais tout seul. Ou tu veux ce mariage qui doit m'assurer des millions, ou tu ne le veux pas. Tu es ou avec moi ou contre moi. Choisi, mais décide. Si je dois te regarder comme ennemi, soit. Mes moyens de défense serviront aussi bien contre toi que contre le duc.

Un sourire malicieux erra sur les lèvres du jeune homme.

Tout à coup un soupçon jaillit dans l'esprit de Pablo Garcia. D'un bond il s'élança vers son secrétaire, l'ouvrit avec un mouvement fébrile, fouilla rapidement tous les tiroirs et poussa une exclamation de rage.

—Ah ! tu m'as volé ! Ma correspondance avec le duc était là. Elle a disparu. C'est toi qui l'as prise. Où sont ces lettres ? Reads-les-moi. Je le veux.

Juan Antonio eut un éclat de rire accompagné d'un haussement d'épaules.

—Juan, tu as commis une action infâme.

—Belle parole, quand elle sort de la bouche d'un honnête homme ! Tu as l'air de dire que cette correspondance, à laquelle tu sembles tenir plus qu'à moi, est compromettante pour le duc et pour toi. Dans ce cas, tu aurais dû la brûler. Je me suis rappelé tes conseils : il y a des papiers qu'il est bon d'avoir en sa possession. Tu les avais dans ton secrétaire. J'ai pensé qu'ils seraient mieux dans le mien.

Pablo Garcia saisit violemment son fils par le bras.

—Je veux ces papiers, entends-tu ? ne me fais pas oublier que je suis ton père.

—Tu sais le cas que je fais de tes menaces, répondit Juan en se dégageant de l'étreinte. Le duc peut se fier à moi autant qu'à toi. J'irai lui parler moi-même. Je verrai s'il accepte mes conditions. Calme toi. Nous finirons par nous arranger.

Le jeune homme se leva en souriant et sortit nonchalamment. Pablo Garcia était resté interdit de cette froide audace.

—Ah ! dit-il, j'ai donné la vie à un serpent, et je suis le premier à sentir sa morsure.

Le soir de cette même journée, Juan Antonio était assis dans l'atelier d'Horace Stone. Les deux amis causaient familièrement.

—Qu'as-tu fait depuis huit jours ? dit le peintre. Voilà, je crois, huit siècles que tu n'es venu ici. Il s'est donc passé quelque événement extraordinaire ?

—Aucun ; mais je me range, voilà tout.

—Et tu deviens d'une assiduité exemplaire à ton bureau ?

—Parfaitement.

—Tu n'as donc pas renoncé à tes projets d'enterrer ta vie de garçon ?

—Moins que jamais. Ne faut-il pas que je suive ton exemple ? Pylade ne saurait prendre d'autre chemin que celui d'Oreste. A propos, je te félicite.

—De quoi ?

—Hé ! de ton prochain mariage.

—Ha ! il paraît que la nouvelle a déjà couru la ville.

J'ai été aujourd'hui au palais de Balboa m'informer de la santé du duc, et j'ai eu la bonne fortune de voir Anita. C'est elle qui m'a dit que don Alexandre avait donné son consentement.

—Le duc ne m'a rien refusé.

—Et il n'a rien su refuser à sa fille.

—Sais-tu que le duc m'a parlé beaucoup de toi.

—De moi ?

—En termes élogieux. Je crois que si tu étais son fils il n'aurait pu me faire de toi un portrait plus flatteur.

—Le duc me connaît depuis mon enfance. Je ne puis avoir de juge mieux instruit de mon passé.

—Ni plus favorable à ta cause. Le duc m'a demandé pour toi la main de ma sœur.

Juan Antonio fit un geste qui jouait l'étonnement.

—Et quand t'a-t-il fait cette demande ?

—Ce matin même.

—C'est singulier. Il ne m'en a rien dit cette après-midi.

—A sa place, tu aurais été aussi embarrassé que lui.

—Pourquoi ?

Horace se rapprocha de son ami et lui prenant affectueusement les deux mains :

—Ecoute-moi, Juan, dit-il d'une voix un peu troublée. Dieu sait combien je voudrais te voir heureux...

—Et qu'est ce donc qui m'empêche de l'être, puisque cela ne dépend que de toi.

—*Amigo mio*, je suis, il est vrai, le tuteur de ma sœur, mais je ne puis et ne veux prendre à son égard un rôle de don Basile. Virginie, quoique mineure, est libre.

—Trêve de circonlocutions. Annonce-moi tout de suite que je dois bannir toute espérance.

—Je ne dis pas cela ; seulement ma sœur est décidée pour le moment à ne pas se marier.

Juan Antonio fixa sur l'artiste un regard scrutateur.

—A quoi bon ces réticences ! fit-il. Ai-je un rival ?

Horace secoua la tête en signe de dénégation.

—Alors je ne te devine point, et pourtant je vois à ta physionomie que tu ne me dis pas toute la vérité.

Il y eut un temps de silence.

—Mets-toi à ma place, Horacio, reprit le fils de Pablo Garcia ; s'il s'agissait d'Anita, tu serais aussi ému que moi. Tu sais tout l'empire qu'exerce sur une âme droite un amour sincère. Tu connais les angoisses que crée le doute. Si ta sœur a donné son cœur, pourquoi me le cacher ?

Je suis de ceux qui savent tout entendre. Encore une fois, dis-moi tout. Au nom de notre amitié, je t'en conjure.

Horace réfléchit un instant.

—Eh bien, soit, dit-il, tu as raison, il vaut mieux être franc. J'ai obéi au désir du duc et au tien en faisant part à ma sœur de tes vœux. J'ai échoué dans ma démarche.

Juan Antonio jâlât.

—Et quelle raison ta sœur a-t-elle donnée de son refus ?

—Ce n'est pas un refus. Virginie s'est imposé un devoir dont elle a fait la loi suprême de sa vie et dont aucune autre considération ne pourra l'affranchir.

Juan Antonio eut un soubresaut.

—Tu parles par énigmes, s'écria-t-il.

—Tu n'ignores point. Juan, que nous ne sommes pas, Virginie et moi, les enfants de sir Richard Stone et je t'ai déjà raconté dans quelles circonstances nous avons été recueillis par lui. Virginie est convaincue que nos vrais parents ne nous ont pas abandonnés et que nous les reverrons un jour. Elle prétend qu'elle n'a pas le droit de disposer de son avenir sans leur consentement.

—Et s'ils sont morts ?

—Nous n'en avons jusqu'ici aucune preuve. Ma sœur conserve encore plus ardemment que moi l'espoir de les retrouver.

—Mais, pour sortir de cette incertitude, quelles recherches a-t-on commencées ?

—On ne s'en est pas fait faute, et toutes sont restées vaines. Les renseignements pris dans la localité où nous avons été trouvés attachés à un arbre il y a seize ans et demi, n'ont abouti à aucun résultat. Personne n'a pu rien nous apprendre.

Il y eut une nouvelle pause. Juan Antonio réfléchissait maintenant à son tour, la tête penchée sur sa poitrine.

—Les scrupules de ta sœur témoignent, dit-il, d'une piété filiale poussée jusqu'au culte. Cependant ils pourraient l'obliger à un célibat perpétuel.

—Virginie ne se croira autorisée à user de sa liberté que lorsqu'elle aura atteint sa majorité ou lorsque le décès de nos parents ne pourra plus être mis en doute. Alors elle donnera elle-même sa main à celui qu'elle en jugera le plus digne.